

1.

Les histoires s'en vont
avant tout les histoires
les récits
s'évaporent
disparaissent
radicalement
Vigie je suis
forêt champs
je change
m'évanouis me retire
je vais disparaître
lentement
à mesure que le béton monte
la nuit venant les ouvriers travaillent
encore exploités
je ne serai plus
à travers champs
le cocotier le manguier le goyavier
les sentiers
j'étais Vigie surveillant les bateaux
la mer autour
ciel lumière nuages éléments
le silence de la nuit venue le chant
du muezzin les chants montaient
les chauves souris si grosses
planteuses de mangues
j'étais montagne
lunette au dessus de la forêt
je deviens déchets
mon nom perdurera seul
les noms de ceux qui
m'ont habitée
je gardais le noir la pénombre
les étoiles
les récits la mémoire
comment les retenir
si je m'estompe
le monde change vite
pour ne pas se perdre
ne pas se perdre comment
entre les tôles
les bangas

nos maisons de passage à l'âge adulte
devenues bidonvilles
on veut on veut des
maisons en béton
elles sont grottes
elles sont greniers
maison sur la maison sur la maison
brutes briques grises coulures
un lino un lit
une moustiquaire un bois
sur la fenêtre
on l'habite
Vigie on me construit partout
on empile les étages
fers en attente dalles grises
qui prendra la plus haute vue
la plus grande richesse
je ne vois presque
plus rien
les toits
l'horizon est bouché si vite
l'hélicoptère tourne
les chauves souris tournent
j'étais Vigie
ce n'est pas le béton
ce sont les histoires les mots
les courses dans la forêt
assis la nuit tard sous l'arbre
les fruits les champs les hérissons
sans danger
la forêt nourricière de mangues
était la ville
l'autre versant
la vie
où est-il
où sera-t-il à présent ?

2.

La chair de mes récits s'estompe, inerte, désactivée elle se putréfie, ruine, lambeaux, fragments éclatés, restes entre les murs encore gris tramés par les briques fraîchement jointées. Je ne sais plus que faire, Vigie je me nomme mais je ne vois presque plus rien, trop de poussière lorsqu'ils marchent, creusent, excavent, déblaient, jettent, lorsqu'ils transportent les sacs de ciment, le sable, lorsqu'ils creusent et recouvrent le champ de la poussière et des déchets du chantier, lorsqu'ils s'acharnent sur les arbres voués à disparaître, coincés déjà dans la palissade. Montagnes de terre, nuages opaques de poussière qui collent au corps. Mes récits étaient chairs, rythmes, intensités invisibles et avec leur évanouissement, désorientés entre les murs des maisons nouvelles, ce sont les corps dans leur plénitude au monde, leur jouissance, qui se replie, se froissent. Mon corps de langages secrets et d'histoires, Vigie. Vous m'habitiez, vous m'habitez encore, mais de quelle manière ? Vous n'entrerez plus en contact avec les entités non humaines, les vivants sont en train de partir, ailleurs, où ils peuvent, dans la vasière, certains resteront dans les interstices, les laissés, les restes et les ruines, le long des hauts murs, au bord de la route ou sous la lumière du lampadaire. Et vous qui m'habitez autrement, vous vous repliez entre vos murs, ensemble vous ne danserez plus au milieu des arbres à la tombée de la nuit avec les fantômes, sous les nuages moutonneux sculptés de lumière, enfin si,

peut-être encore un peu, parfois, cela persistera.

Vraiment ?

Je ne sais.

Je ne comprends pas ce qui se passe,

êtes vous devenus fous ?

Envoutés, par qui, quel fantôme ? Pourtant vous en aviez tant, et tant, et tant, tant d'imagination, tant de vies possibles, tant. Pourquoi consentir alors aux sirènes et mirages qui aveuglent et vous verront disparaître avec les histoires que vous enterrez ? Quand inventerez-vous la nouvelle montagne sur laquelle je veille encore ? Une montagne sans consentement au sombre du monde urbain qui la dévore, l'avale et la nivelle. Quand ? Quand redeviendrez vous attentifs à ce qui vit et se tait déjà en attendant d'entrer à nouveau en relation avec vous, loin au-delà de la destruction que vous opérez avec détermination, vous persuadés qu'ainsi votre vie sera meilleure, ce qu'elle sera peut-être pour un temps, alors que vous manquez déjà d'eau buvable et que cela ne fait que commencer. Quand donc, qui croyez mieux vivre, redeviendrez vous attentifs et construirez vous une présence nourrie des mondes anciens que vous enfouissez, nourrie de ce que vous inventerez sur les ruines encore agissantes, irradiantes, de votre aveuglement.

Quand ainsi reconstruirez vous une présence qui me réveillera et avec moi remontera la mémoire souterraine des temps lointains.

3.

La terre glisse
je marche en forêt
en spirale
le sol, la terre
les pas sont
ajustés serrés
incertains
ils cherchent leur assise
où poser le pied
les arbres la végétation
débordent les canyons jonchés
de frigos
de matelas accumulés
faute de...
les escaliers de pneus
j'ondulais entre les palissades
de bambou
nouées de lambeaux colorés brodés
liens venus de la vie domestique
des corps
j'ondule dans les couloirs
en tôle étroits et sinueux
un jardin au coeur de la ville
la forêt les jardins niés
poussés à disparaître
écrasés par le
compresseur urbain
hachés broyés
et
les tôles aux portes dérobées
deviennent murs
enclos métalliques
barricadés barbelés...
un jour tout sera
à réinventer
passer d'un champ à un autre

dans les ruines de ce désastre
qui avance
écrase les vivants
parmi
les chiens errants.

Je me réveille
le jour monte
les nuages gris glissent lentement
il pleut ici et là au loin en face
la mer est miroir opaque
le jardin les vivants sont là
ils chantent.

**J'aimerais
faire la fête à la
Vigie.**